Trivium

Revue franco-allemande de sciences humaines et sociales - Deutsch-französische Zeitschrift für Geistes- und Sozialwissenschaften

31 | 2020

La culture politique de la République romaine

Culture politique – carrière d'un concept

Approches et applications à partir de l'exemple de la République romaine

Karl-Joachim Hölkeskamp

Traducteur : Anne-Laure Vignaux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/trivium/6988>

DOI : 10.4000/trivium.6988

ISBN : 1963-1820

ISSN : 1963-1820

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Référence électronique

Karl-Joachim Hölkeskamp, « Culture politique – carrière d'un concept », *Trivium* [En ligne], 31 | 2020, mis en ligne le 30 juin 2020, consulté le 23 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/trivium/6988> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/trivium.6988>

Ce document a été généré automatiquement le 23 août 2021.

Les contenus de la revue *Trivium* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Culture politique – carrière d'un concept

Approches et applications à partir de l'exemple de la République romaine

Karl-Joachim Hölkeskamp

Traduction : Anne-Laure Vignaux

NOTE DE L'ÉDITEUR

Édition originale | Originalausgabe

« Politische Kultur – Karriere eines Konzepts. Ansätze und Anwendungen am Beispiel der römischen Republik », in : Haake, M. / Harders, A. C. (éd.) : *Politische Kultur und soziale Struktur der römischen Republik*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2017, p. 457-495. Nous remercions M. Karl-Joachim Hölkeskamp de nous avoir accordé l'autorisation de traduire ce texte pour le présent numéro.

Wir danken Herrn Karl-Joachim Hölkeskamp für die freundliche Genehmigung, diesen Artikel in französischer Übersetzung zu publizieren.

« La politique n'est plus l'"épine dorsale" de l'histoire, elle en est le "noyau"¹. »

I. Inspiration(s) et définition(s)

- ¹ À ma connaissance, c'est vers 1990 que le concept de « culture politique » a fait son apparition dans la recherche moderne sur l'histoire de l'Antiquité. C'est sous ce concept que William Harris plaçait en 1990 sa réplique à la critique de John North contre l'idée longtemps dominante d'une sorte de jeu à somme nulle de « partis » et de factions au sein de l'oligarchie, que North avait désigné en référence à Friedrich Münzer, Matthias Gelzer et Ronald Syme, comme la « frozen-waste theory » de la politique romaine républicaine. Cet échange lançait en fait les débats, encore

d'actualité aujourd'hui, sur la description radicale et iconoclaste par Fergus Millar du « caractère politique » de la république médiane comme une variante de la démocratie antique².

- 2 La carrière du concept de « culture politique » avait bien entendu débuté nettement plus tôt. Son arrière-plan intellectuel général et historiographique était alimenté par deux sources, appartenant au départ à des contextes disciplinaires tout différents, qui s'étaient ensuite au moins en partie rejointes. D'une part, le concept s'était dès la fin des années 1950 et le début des années 1960 implanté dans le domaine des sciences politiques, aux États-Unis en particulier, et avait été développé du point de vue théorique et méthodologique, notamment par Gabriel Almond, Sidney Verba, Lucian Pye et Lowell Dittmer. Leur concept de « culture(s) politique(s) », avec leurs divers types et expressions au sein des sociétés modernes, visait les positions, connaissances, opinions et convictions subjectives, autrement dit les orientations cognitives, affectives et normatives d'individus et de groupes vis-à-vis de la politique et de l'action politique. Fait intéressant, leur déploiement systématique d'une typologie de culture(s) politique(s) et d'une nouvelle matrice disciplinaire, conçue de manière englobante, incluait, ne fût-ce que de manière fortuite, une attention pour le type de la « cité-État sécularisée », caractérisée par une différenciation certes limitée (par rapport à la période moderne), mais aussi par des « structures sociales relativement complexes » – cela concernait, selon eux, aussi bien les cités-États grecques et la Rome républicaine que certaines cités-États de l'Europe médiévale. Mais comme la cité-État en tant que forme d'organisation politique ne présenterait aujourd'hui qu'un intérêt historique, cela n'aurait guère de sens d'« étudier les différentes catégories grâce auxquelles les exemples de ce type peuvent être embrassés et analysés de manière systématique³ ». En tant qu'historien de l'Antiquité, on aura certainement un avis différent.
- 3 D'autre part, l'émergence du concept est liée aux débats sur les divers « tournants » de l'histoire récente – du « tournant linguistique » au « tournant culturel », eux-mêmes suivis d'autres « tournants » (ou de « sous-tournants », devrait-on peut-être dire, sous la coupole d'un « tournant culturel » global), comme les tournants « spatial », « performatif », « iconique » et « communicatif » – et à leur signification pour les nouvelles questions et perspectives, bases théoriques et approches méthodologiques de la nouvelle historiographie, qui ont principalement été exploitées dans la recherche récente sur les débuts de l'époque moderne en Europe : cette nouvelle histoire de la politique, qui se comprend comme « histoire culturelle de la politique », ne voit plus cette dernière comme un « acte ou un processus unidimensionnel » dans lequel « on décrète, on règne et on décide du haut vers le bas ». Il faut donc plutôt comprendre la politique comme « espace d'action et de communication », comprendre l'agir dans cet espace comme « action communicative » au sens le plus large. Cet agir embrasse tous les actes concrets qui servent la « préparation, la représentation et la réalisation de décisions » qui s'appliquent à tous, et, ce faisant, l'« établissement d'une domination ». Ceci ne peut être réalisé dans la durée que si, dans cette « pratique communicative de processus politiques », il y a (re)-production de l'« indispensable foi en la légitimité des « rapports de domination » et l'acceptation de l'exercice du pouvoir qui se traduit par des décisions contraignantes, assorties de sanctions⁴. Cela met en avant l'importance de la négociation sur ce qui est mis sur l'agenda politique, l'importance de prétentions et de leur reconnaissance, de la résolution de conflits et de compromis entre dirigeants et sujets, magistrats et citoyens, gouvernants et gouvernés, élites et larges couches. Quant

à cette discussion et négociation de la politique dans un dialogue implicite et à la réciprocité que celui-ci suppose nécessairement, elles impliquent à leur tour l'existence de certaines formes de participation de la part de ceux à qui s'adressent les prises de décisions. S'il est vrai que cette participation ne prend pas forcément (et du point de vue empirico-historique, pas souvent) la forme d'une participation équitable véritablement aboutie, elle doit néanmoins (ou justement pour cette raison) être précisée dans ses manifestations culturelles spécifiques, dans ses degrés et dans ses formes institutionnelles⁵. Cela inclut aussi (et justement) un regard non seulement sur les règles et les processus de la prise de décision, mais aussi sur la légitimation (et le degré) d'acceptation de ces règles et de ceux qui prennent les décisions, de leur « performance », de leur statut, de leurs prétentions et de leur recrutement – l'enjeu, c'est donc le « pouvoir ».

- 4 Nous pouvons développer sur ces bases un concept de « culture politique » qui conjugue les approches de l'« histoire culturelle du politique », d'une part, et l'orientation, déjà signalée, des sciences politiques. Cette stratégie doit permettre d'emboîter différentes perspectives, approches théoriques, itinéraires méthodologiques et propositions d'explications et de les placer dans un nouveau contexte, complexe et différencié. Tout d'abord, il faut noter que la politique comme acte, les systèmes politiques et le « politique » comme champ dans le sens de Pierre Bourdieu⁶ doivent fondamentalement être compris comme doubles ou ambigus. D'un côté, il y a l'aspect « contenu », qui ne se limite toutefois pas exclusivement à la surface des sujets explicitement thématiques et traités ou des agendas politiques concrets. Ce contenu comprend aussi le système technico-rationnel des institutions et des processus, selon lesquels ces sujets sont traités et coulés dans des décisions contraignantes. De l'autre côté, le concept expliqué ici prend aussi en compte l'aspect « expression » sous forme de dimensions symbolico-expressives. Celles-ci comprennent à leur tour non seulement les médias, symboles, langages visuels et autres ou stratégies discursives, mais aussi le répertoire collectif des concepts de valeur et de sens en vigueur, des idées et des convictions de base. Il s'agit donc ici de ce que l'on a longtemps défini comme la/les « mentalité(s) » d'une société donnée, qui sont formulée(s), développée(s), critiquée(s), modifiée(s) ou, d'une manière générale, traitée(s) dans les langages, codes et discours évoqués⁷.
- 5 La dimension « expressive » d'une culture politique donnée embrasse donc avant tout le réservoir de représentations de valeur et de concepts de signification en vigueur, les certitudes et les convictions généralement partagées à propos de l'ordre, des coutumes et des usages ; cela inclut même l'ensemble des images de la réalité, des visions du monde ou encore les systèmes de perception, d'interprétation et d'appréciation du monde vécu, en d'autres mots, ce que l'on a désigné comme le « savoir nomologique ». Ce savoir préthéorique se rapporte toujours au monde vécu en proposant des savoirs procéduraux, des concepts et des modèles pour la perception et l'interprétation de la réalité et du quotidien. Profondément enraciné, il est préthéorique et n'est pas réfléchi (raison pour laquelle il ne peut être repéré que difficilement et partiellement dans les époques historiques reculées et peu documentées). Ce savoir présente en outre un côté normatif – il embrasse ainsi des idées partagées plus ou moins généralement concernant la conduite « correcte » à adopter dans les rôles sociaux, les attentes réciproques à ce sujet (et nécessairement aussi les critères de jugement des comportements « incorrects » et leur sanction). Fondamentalement, il faut donc partir du principe que ce niveau des dispositions éthiques et cognitives collectives dirige

aussi, toujours et partout, les attitudes envers la politique, ses marges de manœuvre, objets et limites. Enfin, et ce n'est pas le moindre, ce niveau détermine aussi, essentiellement, ce qui, dans un ordre donné est en fin de compte « politisable », c'est-à-dire ce qui peut être pris comme thème de la négociation discursive et de la controverses ouverte ou mis à l'agenda de la prise de décision politique, et de quelle façon⁶.

- 6 En outre, c'est à ce niveau que sont définies les attentes envers la direction politique, les exigences et les attentes envers ceux qui agissent individuellement comme envers des classes politiques entières, leurs capacités et leurs possibilités – et cela inclut nécessairement les règles et les critères socialement acceptés de recrutement et de reproduction des acteurs politiques et de la légitimation des élites. Autre fait non négligeable, cela vaut aussi jusqu'à un certain point dans l'autre sens, à savoir pour la façon dont ces attentes seront comblées par les acteurs, leur conscience individuelle et collective et leur représentation de soi, leurs modèles de comportement et leurs rôles – cela vaut par conséquent pour l'entière et complexe dramaturgie de l'action politique et du comportement en public en général et de ce fait aussi pour l'ensemble des formes et des niveaux de contact d'une classe politique avec ses membres individuels, avec elle-même en tant que groupe et avec ceux qui sont dominés, que ce soit individuellement ou collectivement.
- 7 Nous en arrivons là à un autre niveau de la dimension « expressive » hautement complexe d'une culture politique, à savoir l'aspect cognitif (au sens large du terme) : il s'agit cette fois de dimensions symboliques, affectives et esthétiques, constitutives de la reproduction et de la légitimation du système politique et de la vérification du sens et de l'utilité de la politique et de son action, de la confirmation de l'appartenance et de la production d'approbation, de la fondation et de l'entretien de l'identité collective du groupe, qu'il s'agisse de l'ensemble des citoyens ou encore d'une élite sociale ou politique – autrement dit, dans le jeu des métaphores du « linguistic turn », nous avons affaire au « langage de légitimation » d'un ordre politique, de l'environnement discursif dans lequel cet ordre et sa prétention à la validité et à la légitimité sont non seulement établis et négociés en continu, mais aussi générés et reproduits. Ce langage comprend d'une part un « vocabulaire » spécifique allant des signes, images et formes d'expression symboliques de toutes sortes aux fêtes, rituels et cérémonies. D'autre part, elle utilise une « grammaire », autrement dit, une provision d'usages, de règles et de conventions, qui déterminent l'emploi raisonnable et accepté du vocabulaire – du reste, ce concept ne rappelle pas par hasard celui, dû à Christian Meier, de « grammaire politique », qui semble exploiter avant la lettre le jeu des métaphores déjà évoqué du « linguistic turn »⁹.
- 8 De plus, la gestion, propre à chaque culture, époque et société, des formes d'expression performatives joue un rôle particulier, y compris dans les cultures de l'immédiateté et de la visibilité : représentations théâtrales et jeux, fêtes, cérémonies et divers rituels civiques, au nombre desquels il faut également compter dans cette optique les procédures formelles de la prise de décision politique – il est en effet reconnu depuis longtemps que les formes et fonctions symbolico-cérémonielles et expressives des rituels, d'une part, et les fonctions technico-instrumentales des procédures, visant à une « prise de décision sans résultats préconçus » ou à la mise en place formelle, de l'autre, ne se laissent « pas facilement rattacher à des types de procédures précis ou même à des phases de développement historiques ». Dans les cultures institutionnelles

– qu'elles soient prémodernes ou modernes – il n'est donc pas non plus possible de distinguer de façon claire et satisfaisante entre, d'un côté, les authentiques « procédures politiques » conformes aux règlements intérieurs d'apparence rationnelle et, de l'autre, les cérémonies et rituels : il faut donc exclure l'hypothèse d'une sorte de processus de rationalisation unilinéaire. Ce qui signifie que les procédures technico-rationnelles authentiques comportent toujours des dimensions symbolico-cérémonielles et des formes rituelles, tandis que les rituels et les cérémonies, inversement, ont une fonction *sui generis* propre, d'une certaine façon autonome, dans le « langage de légitimation » et dans la dramaturgie complexe de la politique et du pouvoir – et il faut s'attendre à cet égard à un spectre pratiquement illimité de mélanges et de recoupements dans les cultures politiques, tant prémodernes que modernes¹⁰.

- 9 Chacun à leur façon, les procédures, les cérémonies et les rituels civiques servent d'ailleurs tous la reproduction régulière et la confirmation affirmative de l'« indigenous civic identity and ideology », affirme Edward Muir, historien bien connu du début des temps modernes. Cette « identité » reposerait sur un large consensus au sujet des normes et des valeurs sociales : les rituels assurent la mise en scène de ces valeurs, les rendent visibles et tangibles, établissant à cette occasion et à travers elles à la fois leur validité et le consensus dont ils font l'objet. En même temps, elles servent d'après Muir de « medium for discourse » entre les différentes classes, ordres et groupes sociaux impliqués (et partageant ces valeurs)¹¹ – en d'autres termes : en tant que composante essentielle du « vocabulaire » et de la « grammaire », spécifiques à chaque culture, de la communication symbolique, les rituels civiques mettent en scène et confirment à chaque fois l'ordre valide et légitime de toutes les relations sociales.
- 10 Il en découle la perspective programmatique suivante : un modèle holistique d'une culture politique, c'est-à-dire une « histoire culturelle du politique », conçue dans un sens très large et nourrie par des réflexions théoriques, des cultures prémodernes et modernes, anciennes et récentes, ne doit pas se contenter de thématiser les différents niveaux comme tels, mais doit surtout s'intéresser à leur hiérarchisation spécifique, à leurs limites et enchevêtrements respectifs et, finalement, aux dynamiques de leur interaction : en premier lieu les « niveaux superficiels » des objets, des institutions et des procédures formelles de la prise de décision des acteurs *in politicis*, de la production, de l'implémentation et de l'exécution des décisions contraignantes ; en deuxième lieu, les niveaux que l'on pourrait qualifier de sous-cutanés du réservoir de représentations de valeur en vigueur, d'horizons d'orientation et de productions de sens ; et, surtout, en troisième lieu, la dimension symbolique, qui coupe verticalement ces niveaux en quelque sorte « horizontaux » de l'action politique et sociale, qui comprend le spectre entier des « langages » verbaux et non verbaux de la communication et des formes d'interaction performatives.
- 11 Pour commencer, une telle approche doit non seulement intégrer les impulsions, déjà mentionnées, offertes par les recherches modernes sur les rituels, mais pourrait par exemple aussi profiter des nouvelles approches méthodologiques et modèles d'interprétation. Cela comprend notamment les analyses des « institutions » et de l'« institutionnalité », qui s'inspirent de la théorie des systèmes et qui envisagent les « institutions » (politiques et sociales) non plus de manière statique, mais comme des figurations au sein de processus diachroniques dans lesquels des modèles d'action, des fonctions de même que leur « invention » et leur accomplissement par des

protagonistes se stabilisent à travers l'« accoutumance », la « ritualisation » et la « formalisation ». C'est ainsi et ainsi seulement qu'au bout du compte, l'« institutionnalisation » au sens strict peut être rendue possible ou générée¹².

- 12 Ensuite, un tel modèle holistique ne peut renoncer à une dimension comparative importante, indispensable pour saisir tout l'éventail des structures sociopolitiques comparables et, surtout, toutes les variantes imaginables du « vocabulaire » et de la « grammaire » de la communication symbolique. À ce propos, il conviendrait d'enfin intégrer systématiquement les propositions que le volume collectif fondamental édité par Anthony Molho, Kurt Raaflaub et Julia Emlen dès 1991, *City-States in Classical Antiquity and Medieval Italy*, avait déjà à proposer¹³. Ces propositions reposent pour une bonne part sur les travaux innovants d'auteurs comme Edward Muir sur la politique et les rituels, le « civic world » et la « civic ideology » dans l'Europe prémoderne et dans les cités-États italiennes du moyen âge tardif et de la Renaissance en particulier¹⁴. S'ajoutent à cela des impulsions théoriques et méthodologiques qui émanent de travaux stimulés par le « communicative » et « performative turn », comme ceux de Barbara Stollberg-Rilinger* et de Rudolf Schlögl, sur la politique entre procédure et rituel, interaction et communication « parmi les assistants » dans les cultures prémodernes de la présence physique et de l'action immédiate¹⁵.
- 13 Une telle conception de la « culture politique », pourrait s'avérer fructueuse non seulement pour une science politique qui intègre la dimension historique, mais également pour les historiens de l'Antiquité – si toutefois ils arrivent à la rendre opérationnelle pour la recherche empirique.

II. De la théorie à l'exemple : la République romaine, ou : une culture politique vue comme un « ensemble d'ensembles »

- 14 Mais, comme toujours, essayer vaut mieux qu'étudier. Grise, mon ami, est toute théorie... Si nous voulons convertir ces approches modernes de manière empirique et dans la pratique de la recherche, il nous faut intégrer la « grammaire » politique de la Rome républicaine, le « vocabulaire » spécifique des concepts de valeur et des métaphores, des symboles visuels, des rituels et finalement de toutes les exécutions performatives dans une reconstruction multidimensionnelle complexe de cette culture politique¹⁶ – ou, pour glisser l'objectif visé dans la formule classique de Clifford Geertz : nous devons apprendre à lire cette culture de la *libera res publica* comme un « ensemble de textes », qui sont à chaque fois eux-mêmes des ensembles. Plus exactement : ces « ensembles » ne sont pas seulement des parties constitutives ou des niveaux du grand ensemble de la culture, ils possèdent aussi des logiques propres et des significations spécifiques, qui contribuent à leur tour à déterminer leurs rôles et fonctions, leur statut et leur poids dans leurs relations à d'autres ensembles. De même, ces « ensembles » ne sont pas seulement liés par de multiples connexions, ou, comme le dit Geertz, « inextricablement mêlés », mais chacun constitue, justement pour cette raison, un « réseau tissé main de significations », à l'intérieur duquel la communication, l'interaction et donc aussi l'action politique s'opèrent¹⁷. Au centre de l'attention, il n'y a donc plus, ou en tout cas, plus uniquement, le processus de décision des généraux, des magistrats et du Sénat, et il ne s'agit plus uniquement de l'aspect « contenu » des supposés orientations et coalitions, tendances et courants au sein de la classe politique

au sens de la « frozen-waste theory » mentionnée au début de cet article. Il ne s'agit plus ou, une fois encore, plus exclusivement, des conditions sociales primordiales et générales de l'ensemble ou du sous-système de l'ordre politique sous forme d'institutions et de procédures. Ce qui tend désormais à devenir le centre de l'attention, c'est plutôt ce que la théorie générale de la formation de partis, réclamée en son temps par Christian Meier, n'avait pour sa part thématisé que de manière indirecte¹⁸ : tout ce qui justement n'était pas devenu (ou ne pouvait devenir) l'objet de l'action politique ou d'une réflexion consciente, ce qui n'apparaissait pas à l'ordre du jour du processus de décision, ne pouvait être thématisé de manière ouverte et si nécessaire, débattu de façon contradictoire, mais n'en était pas moins présent de manière implicite ou, pourrait-on dire, sous-cutanée, dans le discours politique et en faisait donc partie, tout cela doit à présent être considéré comme un fondement essentiel de ce système.

- 15 Il faut ajouter à cela au moins deux autres ensembles liés l'un à l'autre, mais aussi avec ces niveaux des ensembles geertziens « inextricablement mêlés » : d'une part, il s'agit de l'horizon mental collectif que l'on pourrait désigner par le concept déjà mentionné de « savoir nomologique » ; de l'autre, il s'agit de l'ensemble qui, à son tour, est en quelque sorte constitué d'ensembles du deuxième ou du troisième degré, à savoir le répertoire entier des possibilités, des médias et des formes avec lesquelles l'ensemble du savoir nomologique est visualisé, reproduit et confirmé, complété et modifié ou encore négocié. Nous parlons ici du spectre à la fois riche et complexe de la pompe et des processions, des rituels et des processus performatifs de toutes sortes, qui se recoupe avec l'ensemble des procédures formelles et se superpose partiellement à lui. Autrement dit, pour emprunter une fois de plus les mots d'Edward Muir : comme la Venise de la Renaissance, la Rome républicaine peut être considérée comme la « république des processions » ; comme la Sérénissime, la *libera res publica* était un « pouvoir par le rituel », ou encore un ensemble de rituels civiques au sens large, qui formaient un tissu dense d'images et de symboles, de messages et de significations, qui mettaient en scène l'omniprésence et l'intrication complexe de structures de pouvoir en les insérant à divers niveaux des hiérarchies institutionnelles, formelles et informelles, et de ce fait, les reproduisaient et les légitimaient¹⁹. Et comme dans la « Sérénissime », ce langage (ou cette poétique) du pouvoir était, dans cette culture de la visibilité spectaculaire, nécessairement visuel et performatif – il suffit de penser au triomphe, à la *pompa circensis* et à la *pompa funebris*, qui en tant qu'« ensembles » au plein sens du terme, avaient chacun leur grammaire sous forme de syntaxe élaborée de rituels et de vocabulaire d'images hautement symboliques, parfois investies de plusieurs charges²⁰.
- 16 Cela vaut *a fortiori* pour une culture politique comme celle de la Rome républicaine, que l'on a également désignée de manière pertinente comme une « civilisation du spectacle²¹ ». Si l'on prend les mots « spectacles », « rituels » et « cérémonies » dans un sens plus large, on peut aussi inclure dans ce contexte le spectre entier des gestes « ritualisés » ; des rapports, forums et formes de communication symbolique reliant les grands et les petits, les *nobiles* et les sénateurs de rang subalterne, les sénateurs en général et le peuple, les patrons et les clients, les magistrats et les assemblées, les généraux et les soldats, les tribuns de la plèbe et la plèbe. En effet, toutes ces relations informelles et formelles plus ou moins densément institutionnalisées étaient par définition, voire par nature, hiérarchiques et caractérisées par une forte asymétrie en matière d'autorité et de pouvoir. Le principe omniprésent de l'ordre hiérarchique du

monde vécu s'appliquait même à l'intérieur de la noblesse sénatoriale, qui s'était divisée en classes sous l'effet de l'échelonnement des fonctions du *cursus honorum*, lequel s'était lui-même progressivement développé et renforcé dès la fin du IV^e siècle av. J.-C. à travers le processus de consolidation de l'élite patricienne plébéienne et de son idéologie méritocratique²². Ce processus avait à son tour entraîné le développement d'un « langage » romain républicain très spécifique de légitimation, qui avait permis une construction discursive continue d'ordre, de hiérarchie, d'autorité et d'obéissance, de supériorité et d'infériorité, et avait, de ce fait, servi non seulement la représentation du pouvoir, mais aussi sa génération, sa stabilisation et sa reproduction.

- 17 Cet enchevêtrement particulièrement dense d'un canon de valeurs abstrait et d'une « idéologie », de règles, de pratiques culturelles et de rituels civiques, d'images et de messages ne pouvait se développer que dans un contexte spécifique, que l'on pourrait désigner par l'expression de « structure étatique urbaine » (*Stadtstaatlichkeit*). Cette variante de l'étatisme n'est pas seulement définie par des critères fondamentaux, très généraux, considérés dans la plupart des théories socio-anthropologiques comme les propriétés constitutives des États anciens : degré minimum de centralisation et d'institutionnalisation d'un pouvoir dépersonnalisé sous forme d'organes permanents et différenciés du point de vue fonctionnel ; degré minimum correspondant de formalisation de l'interaction entre ces organes sous forme de procédures de résolution des litiges régulées et, en général, de création, d'implantation et si nécessaire d'exécution des décisions contraignantes ; consolidation de ces structures sur un territoire défini et marqué comme un espace de pouvoir. À côté de cela, la variante républicaine évoquée de « *Stadtstaatlichkeit* » présente des caractères spécifiques, inhérents aux conditions spécifiques sous lesquelles l'action politique s'accomplit. Cette fois, les institutions participantes sont non pas absentes et invisibles, mais présentes et liées les unes aux autres de manière très étroite et immédiate : magistrats, organes consultatifs et assemblées se rencontrent toujours directement, en « face à face » – c'est de là que vient l'importance essentielle du discours public. Car ce médium était de loin le véhicule le plus important, qui permettait en premier lieu la mise en œuvre quotidienne de l'interaction entre institutions et entre personnes et groupes œuvrant au sein de celles-ci, pour autant que ces institutions – comme le Sénat et les assemblées populaires – et tous les processus de décision importants s'opérant en leur sein de même que les tâches religieuses et autres rituels collectifs restent liés de manière régulière au lieu central de l'*urbs Roma*. Par conséquent, les processus d'interaction, à leur tour institutionnalisés, opérant entre ces organes s'inscrivent dans un contexte de publicité limitée et présente en permanence, à la fois fondamentalement et dans plusieurs optiques : premièrement, toute action politique reste visible pour tous les participants dans la mesure où elle a lieu sous leurs yeux et (dans les deux sens du terme) sur le forum d'une culture méditerranéenne de plein air – concrètement, sur le Forum Romanum et le Comitium, au Capitole et au Champ de Mars. Une telle culture politique de l'action immédiate, particulièrement directe, visible et audible à tous les niveaux, exige en effet une densité spatiale correspondante, à savoir l'ancrage de ses différents formes et médias d'interaction dans des espaces publics réservés, marqués et délimités, inscrits dans le tissu urbain et la topographie politico-religieuse spécifique de la ville – cet ensemble relevant de l'aspect « expression » de la culture politique républicaine consiste à son tour en une multiplicité de niveaux qui se recoupent, se complètent et s'enchevêtrent. Les espaces publics de la ville sont non seulement le lieu et le cadre de l'action politique, de l'action sociale et des activités économiques, mais

aussi les « théâtres », au sens propre du mot, des nombreuses cérémonies et fêtes religieuses. Avec ses temples, ses autels et ses itinéraires processionnels, cette *urbs Roma* est donc aussi un « paysage sacré ». Enfin, et c'est également important, ces bâtiments, monuments et mémoriaux et d'autres font de la ville un vaste « lieu de spectacle » et un « paysage du souvenir », autrement dit un espace dédié à la conservation et à l'entretien des souvenirs culturels de l'ensemble des citoyens et donc de leur identité²³.

- 18 Deuxièmement, la « dimension publique » est, en tant qu'ensemble des citoyens et totalité du *populus Romanus*, elle-même identique à la cité-État – et cela, non plus seulement en vertu d'une prétention idéologique abstraite, mais aussi, une fois encore, de manière concrète et visible ; en effet, cette « identité » dans le double sens du terme est continuellement confirmée et renouvelée en public à travers la multiplicité de rituels civiques exécutés sur ces forums. Troisièmement, cette dimension publique est sous sa forme d'assemblée elle-même une institution, qui prend part à cette action et à tous les processus de communication et, à cet effet, se réunit à nouveau dans les mêmes espaces réservés de la topographie politico-sacrée de la ville – à Rome, elle connaît même de multiples manifestations puisqu'elle ne se limite pas aux assemblées électorales, législatives et populaires formelles, aux *comitia centuriata* et *tributa* et autres *concilia plebis*, mais comprend aussi les assemblées « consultatives » informelles des *contiones*²⁴. Toutes les formes de rassemblement du *populus Romanus* tenaient évidemment lieu (au sens spatial concret comme au sens métaphorique) d'importants forums et lieux d'interaction et de communication entre la classe politique et les citoyens – c'est là que se négociaient sans cesse et régulièrement, quoique le plus souvent implicitement, les relations entre eux, les attentes et obligations réciproques dans le cadre de l'« ensemble » de la culture politique.
- 19 Nous en avons un exemple particulièrement parlant, d'abord, dans les rituels s'appliquant à la réunion des citoyens sur ordre des magistrats dirigeant les assemblées et aux votes consécutifs en fonction des classes et des centuries, ou encore des tribus – ils servaient d'une manière vécue concrètement par tous les participants et, de ce fait, particulièrement convaincante, la mise en scène et l'affirmation de l'appartenance et de l'intégration : l'appartenance du *civis Romanus* individuel à un groupe de statut ou à une circonscription y devient tout aussi visible que la cohésion de ces groupes et leur rôle dans le cadre de l'ensemble plus vaste de la *res publica*. De plus, les comices centuriates étaient assurément un lieu où l'ordre hiérarchique du *populus Romanus* selon le rang et la fortune faisait l'objet d'une représentation régulière, se répétant à chaque fois à travers le rituel. Dans les *comitia tributa* et les *concilia plebis*, en revanche, l'égalité (formelle) entre tous les citoyens résidant dans une circonscription du territoire civique et, de ce fait, inscrits sur la liste de tribus correspondante, était clairement mise à l'avant-plan – quant aux diverses procédures de vote dans les différentes formes de l'assemblée populaire, ils renforçaient encore la visibilité et l'expérience concrète de la « hiérarchisation » ou de l'« égalisation » des citoyens électeurs. Car, contrairement à ce qu'impliquait le règlement des comices centuriates, il n'y avait dans les assemblées de tribus aucun ordre de vote fixe, hiérarchisé : l'ordre de succession des unités électorales y était tiré au sort. Structures d'appartenance verticale et horizontale, organisées de manière hiérarchique ou égalitaire se complétaient et se recoupaient donc, faisant apparaître un réseau de niveaux d'intégration particulièrement dense, dans lequel chaque citoyen romain, chaque groupe et chaque classe du *populus Romanus* avait une place fixe et une relation définie

avec les autres niveaux, en particulier ceux qui étaient positionnés au-dessus et en dessous²⁵. Dans ce réseau, intégration, identité civile à travers l'appartenance à la *gens togata*, hiérarchie, classification et soumission se confirmaient et se stabilisaient réciproquement.

- 20 Mais que cela signifie-t-il concrètement pour l'ensemble, saturé de hiérarchie et de pouvoir, de la culture politique de la République ? Dans ce cas de figure, il n'est tout simplement pas suffisant (ou même pas possible) de vouloir exercer l'influence et le pouvoir par le biais de machinations et de manœuvres en coulisses, à travers des réseaux ou dans de petits cercles du type factions et « coteries ». Dans cette culture, le « pouvoir » ne devient réel que s'il est exercé de manière visible et publique, c'est-à-dire sur les grandes scènes, déjà mentionnées, d'une culture en plein air – et cela est à nouveau à prendre au plein sens du terme : « pouvoir » et domination découlent de l'accomplissement performatif, leur exercice consiste en une interaction rituellement structurée d'acteurs, de destinataires et de l'ensemble des citoyens comme public « coprésent », qui comprend la dramaturgie, et donc le « texte » de cet accomplissement, sa grammaire et son vocabulaire de la même façon que les acteurs. Cela vaut aussi, *mutatis mutandis*, pour les hiérarchies déjà mentionnées : elles ne sont en aucun cas simplement données, elles ne se constituent et ne se reproduisent pas d'elles-mêmes. Elles doivent au contraire se rendre visibles pour le public de manière performative et permanente, car c'est ainsi qu'elles sont fondées, confirmées et renouvelées²⁶.
- 21 Cette variante romaine du « langage de légitimation » était en outre particulièrement efficace dans la mesure où la coprésence et plus encore les « rôles secondaires » assumés par les citoyens coprésents en tant que public et coacteurs de la plupart des rituels civiques reproduisaient une forme très spécifique, augmentée pourrait-on dire, de « consensus » (ou du moins un consensus « de façade » ou « fictif »), mieux encore, généraient une sorte de complicité : la production performative de hiérarchies et l'exercice d'autorité et de pouvoir pouvait apparaître ici comme élément intégrant, mieux, comme moteur proprement dit de domination en tant que processus d'interaction et de négociation permanente dans lequel les acteurs comme les destinataires, les gouvernés comme les gouvernants, la classe politique comme les citoyens étaient nécessairement et naturellement impliqués. Cela signifie à nouveau, dans l'autre sens, que cette variante de pouvoir avait un besoin particulièrement élevé d'ensembles, de forums, de formes et de médias de communication immédiate, d'interaction performative et d'affirmation symbolique sous forme de rituels civiques. Ces ensembles, qui généraient en première instance la « domination à travers le rituel » déjà évoqué au sens d'Edward Muir, n'étaient en effet pas exclusivement destinés à canaliser et à structurer l'exercice du pouvoir. Ils devaient aussi faire en sorte que le processus du pouvoir et ses résultats concrets soient fiables, prévisibles et acceptables, autrement dit, que les attentes des participants soient rencontrées et confirmées et que, par là-même, la continuité, la stabilité et, surtout, la légitimité du processus lui-même puissent être générées.

III. Encore un ensemble en guise d'exemple

- 22 Cet enchevêtrement complexe de différents ensembles et niveaux apparaît avec une clarté particulière dans le cas d'une institution romaine républicaine typique, les

contiones, déjà citées²⁷. D'une part, le sous-ensemble spécifique de la *contio* est un processus formel doté de son propre appareil de règles. Mais d'autre part, cette forme d'assemblée représente un rituel dans la syntaxe duquel sont inscrits le médium de la rhétorique comme instrument central de l'interaction communicative et le rôle social performatif de l'apparition démonstrative sur la grande scène d'un forum propre institutionnalisé à cet effet. Dans ce sous-ensemble, ces niveaux sont entremêlés en un texte investi d'une charge symbolique, qui a une fonction spécifique, propre et particulière à remplir en tant que point d'intersection au cœur de l'ensemble de l'interaction et de la communication entre classe politique et citoyens. Cette fonction précise devait jouer un rôle central dans le cadre du grand ensemble d'une culture politique de la présence personnelle et de l'action immédiate.

- 23 Nous sommes là à l'endroit où la totalité des affaires du *populus Romanus*, de son *imperium* et de sa classe politique étaient discutées et négociées ; c'est donc aussi le lieu où chaque membre actif de cette classe devait régulièrement apparaître dans l'un de ses principaux rôles publics, que ce soit comme orateur dans les débats menés en présence des citoyens, partie dans les controverses sur des sujets brûlants à l'ordre du jour de la politique ou encore défenseur ou accusateur dans les procès²⁸. Ce rôle, tous ceux qui appartenaient à ou aspiraient à faire partie de la classe politique devaient l'assumer – le jeune sénateur issu d'une ancienne famille comme l'*homo novus* sans ancêtre mais avide d'honneur, le magistrat subalterne, visant les rangs supérieurs, comme l'ex-consul déjà arrivé. Ce rôle était dans une double perspective, pragmatique et structurelle, constitutif de l'appartenance à l'élite, il représentait une partie essentielle du *self-fashioning* permanent et était dans cette mesure égal à ceux du sénateur et du patron, du prêtre, du magistrat et même du général²⁹. Car, d'une part, sans l'accomplissement de ce rôle, on n'atteignait pas les fonctions nommées ci-avant – être « connu » par le biais de l'apparition publique était une condition *sine qua non* de l'avancement vers des *honores* supérieures, surtout celles qui étaient assorties de l'*imperium*. C'était la seule façon d'atteindre (ou de confirmer, ou de renouveler) le rang d'un *nobilis* au sommet de la hiérarchie interne de l'aristocratie sénatoriale. À l'origine et par essence, le terme *nobilis* comme attribution de statut et description individuelle ne signifiait d'ailleurs rien d'autre – et le fait est significatif – qu'être « connu » et « considéré » au sens large de ces notions, ce qui incluait des connotations comme la célébrité, l'attention du public et une image de soi déterminée³⁰.
- 24 Cette signification concrète du rôle était, d'autre part, profondément enracinée dans la structure d'une culture politique propre à la cité-État, qui reposait sur l'interaction permanente et intensive entre classe politique et peuple. Cette interaction requérait non seulement la fonction « technique » du discours public comme médium de communication, mais elle remplissait aussi et simultanément une fonction symbolico-expressive. Car c'est là que se réalisait, fondamentalement, la réciprocité singulière de l'attention pour le *populus Romanus* comme forum de décision et source de légitimité, mais aussi la confirmation et le renouvellement de cette classe par le *populus* à travers les élections et d'autres formes d'approbation. Les institutions et les procédures de participation des citoyens, les comices et les *contiones*, les scrutins et la législation, le caractère public de la politique ou encore la présence, la visibilité et l'activité permanentes de la classe politique dans l'espace public ne sont donc en aucun cas l'apanage d'une culture politique « démocratique », ainsi que Fergus Millar l'avait affirmé. Dans le cas de la République romaine, les médias et les formes de

communication hiérarchisée se révèlent plutôt comme des bases et des conditions structurellement indispensables à une culture politique aristocratique spécifique, dans laquelle le peuple « institutionnalisé » (au sens large du concept) avait un rôle central à jouer dans la constitution et la reproduction de l'aristocratie en tant que classe politique.

BIBLIOGRAPHIE

Almond, G. A. / Powell, G. B. (1966) : *Comparative Politics. A Developmental Approach*, Boston, Little, Brown and Company.

Almond, G. A. / Verba, S. (1963) : *The Civic Culture. Political Attitudes and Democracy in Five Nations*, Princeton, Princeton University Press.

Andres, J. / Geisthövel A. / Schwengelbeck, M. (2005) : « Einleitung », in : id. (éd.) : *Die Sinnlichkeit der Macht. Herrschaft und Repräsentation seit der Frühen Neuzeit*, Francfort-sur-le-Main / New York, Campus, p. 7-17.

Bastien, J.-L. (2007) : *Le triomphe romain et son utilisation politique à Rome aux trois derniers siècles de la République*, Rome, École française de Rome.

Beacham, R. C. (1999) : *Spectacle Entertainments of Early Imperial Rome*, New Haven / Londres, Yale University Press.

Beard, M. (2007) : *The Roman Triumph*, Cambridge, Mass. / Londres, Belknap Press of Harvard University Press.

Beck, H. (2005) : *Karriere und Hierarchie. Die römische Aristokratie und die Anfänge des cursus honorum in der mittleren Republik*, Berlin, Akademie Verlag.

Beck, H. (2008) : « Die Rollen des Adligen. Prominenz und aristokratische Herrschaft in der römischen Republik », in : Beck, H. / Scholz, P. / Walter, U. (éd.) : *Die Macht der Wenigen. Aristokratische Herrschaftspraxis, Kommunikation und "edler" Lebensstil in Antike und Früher Neuzeit*, Munich, Oldenbourg, p. 101-123.

Bell, A. (2004) : *Spectacular Power in the Greek and Roman City*, Oxford, Oxford University Press.

Bendlin, A. (2013) : « The urban sacred landscape », in : Erdkamp, P. (éd.) : *The Cambridge Companion to Ancient Rome*, Cambridge, Cambridge University Press p. 461-477.

Benoist, S. (éd.) (2012) : *Rome, a City and Its Empire in Perspective. The Impact of the Roman World through Fergus Millar's Research. Rome, une cité impériale en jeu. L'impact du monde romain selon Fergus Millar*, Leyde / Boston, Brill.

Berger, P. L. / Luckmann, Th. (1980 [1966]) : *Die gesellschaftliche Konstruktion der Wirklichkeit. Eine Theorie der Wissenssoziologie*, trad. de l'anglais par Monika Plessner, Francfort-sur-le-Main, Fischer.

Berthelet, Y. (2019) : « Templa de majesté et conception du vote à Rome », in : Borlenghi, A. / Chillet, C. / Hollard, V. / Lopez-Rabatel, L. / Moretti, J.-Ch. (éd.) : *Voter en Grèce, à Rome et en Gaule. Pratiques, lieux et finalités*, Lyon, MOM Éditions, p. 241-259.

- Braddick, M. J. (2005) : « State formation and political culture in Elizabethan and Stuart England », in : Asch, R. / Freist, D. (éd.) : *Staatsbildung als kultureller Prozess. Strukturwandel und Legitimation von Herrschaft in der Frühen Neuzeit*, Cologne et al., Böhlau, p. 69-90.
- Brucker, G. (1977) : *The Civic World of Early Renaissance Florence*, Princeton, Princeton University Press.
- Chillet, C. (2019) : « Le comitium comme lieu de vote à Rome. Une relecture », in : Borlenghi, A. / Chillet, C. / Hollard, V. / Lopez-Rabatel, L. / Moretti, J.-Ch. (éd.) (2019) : *Voter en Grèce, à Rome et en Gaule. Pratiques, lieux et finalités*, Lyon, MOM Éditions, p. 277-296.
- David, J.-M. (2006) : « Rhetoric and Public Life », in : Rosenstein, N. / Morstein-Marx, R. (éd.) : *A Companion to the Roman Republic*, Malden, Mass. / Oxford, Blackwell, p. 421-438.
- Davies, P. J. E. (2017) : *Architecture and Politics in Republican Rome*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Dittmer, L. (1977) : « Political Culture and Political Symbolism: Toward a Theoretical Synthesis », in : *World Politics*, 29, p. 552-583.
- Dupont, F. (1985) : *L'acteur-roi ou le théâtre dans la Rome antique*, Paris, Belles Lettres.
- Flaig, E. (2003) : *Ritualisierte Politik. Zeichen, Gesten und Herrschaft im Alten Rom*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
- Flower, H. I. (1996) : *Ancestor Masks and Aristocratic Power in Roman Culture*, Oxford, Oxford University Press.
- Flower, H. I. (2014) : « Spectacle and Political Culture in the Roman Republic », in : id. (éd.) : *The Cambridge Companion to the Roman Republic*, 2^e éd., Cambridge, Cambridge University Press, p. 377-398, 460-461.
- Frevert, U. (2005) : « Neue Politikgeschichte: Konzepte und Herausforderungen », in : Frevert, U. / Haupt, H.-G. (éd.) : *Neue Politikgeschichte. Perspektiven einer historischen Politikforschung*, Francfort-sur-le-Main / New York, Campus, p. 7-26.
- Geertz, C. (1973) : *The Interpretation of Cultures. Selected Essays*, New York, Basic Books.
- Goppold, U. (2007) : *Politische Kommunikation in den Städten der Vormoderne. Zürich und Münster im Vergleich*, Cologne et al., Böhlau.
- Gray, Ch. / Balbo, A. / Marshall, R.M.A. / Steel, C.E.W. (éd.) (2018) : *Reading Republican Oratory. Reconstructions, Contexts, Receptions*, Oxford, Oxford University Press.
- Hammer, D. (2015) : « Thinking Comparatively about Participatory Communities », in : Hammer, D. (éd.) : *A Companion to Greek Democracy and the Roman Republic*, Malden, Mass. / Oxford, Wiley-Blackwell, p. 503-519.
- Hammer, D. (éd.) (2015) : *A Companion to Greek Democracy and the Roman Republic*, Malden, Mass. / Oxford, Wiley-Blackwell.
- Hansen, M. H. (2000) : « Introduction. The Concepts of City-State and City-State Culture », in : Hansen, M. H. (éd.) : *A Comparative Study of Thirty City-State Cultures*, Copenhagen, C. A. Reitzels Forlag, p. 11-34.
- Hansen, M. H. (éd.) (2000) : *A Comparative Study of Thirty City-State Cultures*, Copenhagen, C. A. Reitzels Forlag.
- Harris, W. V. (1990) : « On Defining the Political Culture of the Roman Republic », in : *Classical Philology*, 85, p. 288-294.

Haupt, H.-G. (2005) : « Historische Politikforschung: Praxis und Probleme », in : Frevert, U. / Haupt, H.-G. (éd.) : *Neue Politikgeschichte. Perspektiven einer historischen Politikforschung*, Francfort-sur-le-Main / New York, Campus, p. 304-313.

Hiebel, D. (2009) : *Rôles institutionnel et politique de la contio sous la République romaine (287-49 av. J.-C.)*, Paris, De Boccard.

Hiebel, D. (2019) : « Les élections romaines, emblèmes de la souveraineté populaire ou artifices politiques de l'oligarchie ? », in : Borlenghi, A. / Chillet, C. / Hollard, V. / Lopez-Rabatel, L. / Moretti, J.-Ch. (éd.) : *Voter en Grèce, à Rome et en Gaule. Pratiques, lieux et finalités*, Lyon, MOM Éditions, p. 159-177.

Hölkeskamp, K.-J. (2004) : *SENATUS POPULUSQUE ROMANUS. Die politische Kultur der Republik – Dimensionen und Deutungen*, Stuttgart, Franz Steiner.

Hölkeskamp, K.-J. (2004 [1995]) : « *Oratoris maxima scaena*. Reden vor dem Volk in der politischen Kultur der Republik », in : Hölkeskamp (2004), p. 219-256.

Hölkeskamp, K.-J. (2004 [1996]) : « *Exempla und mos maiorum*. Überlegungen zum kollektiven Gedächtnis der Nobilität », in : Hölkeskamp (2004), p. 169-198.

Hölkeskamp, K.-J. (2004 [2000]) : « Die Römische Republik: "Government of the People, by the People, for the People?" », in : Hölkeskamp (2004), p. 257-280.

Hölkeskamp, K.-J. (2004 [2001]) : « Capitol, Comitium und Forum. Öffentliche Räume, sakrale Topographie und Erinnerungslandschaften der römischen Republik », in : Hölkeskamp (2004), p. 137-168.

Hölkeskamp, K.-J. (2007 [2004]) : *Reconstruire une République. La Rome antique*, trad. de l'allemand par F. Hurlet et C. Layre, Nantes, Les Éditions Maison.

Hölkeskamp, K.-J. (2009) : « Mythos und Politik – (nicht nur) in der Antike. Anregungen und Angebote der neuen "historischen Politikforschung" », in : *Historische Zeitschrift*, 288, p. 1-50.

Hölkeskamp, K.-J. (2010) : *Reconstructing the Roman Republic. Ancient Political Culture and Modern Research*, traduction révisée, mise à jour et augmentée de Hölkeskamp (2007 [2004]), trad. par H. Heitmann-Gordon, Princeton, Princeton University Press.

Hölkeskamp, K.-J. (2011) : « The Roman republic as theatre of power: the consuls as Leading actors », in : Beck, H. / Duplá, A. / Jehne, M. / Pina Polo, F. (éd.) : *Consuls and Res Publica. Holding High Office in the Roman Republic*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 161-181.

Hölkeskamp, K.-J. (2011 [1987]) : *Die Entstehung der Nobilität. Studien zur sozialen und politischen Geschichte der Römischen Republik im 4. Jh. v.Chr.*, 2^e éd. augmentée, Stuttgart, Franz Steiner.

Hölkeskamp, K.-J. (2014) : « Raum – Präsenz – Performanz. Prozessionen in politischen Kulturen der Vormoderne – Forschungen und Fortschritte », in : Dally, O. / Hölscher, T. / Muth, S. / Schneider, R. M. (éd.) : *Medien der Geschichte – Antikes Griechenland und Rom*, Berlin, De Gruyter, p. 359-395.

Hölkeskamp, K.-J. (2015) : « "Performative turn" meets "spatial turn". Prozessionen und andere Rituale in der neueren Forschung », in : Boschung, D. / Hölkeskamp, K.-J. / Sode, C. (éd.) : *Raum und Performanz. Rituale in Residenzen von der Antike bis 1815*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 15-74.

Hölkeskamp, K.-J. (2016) : *Modelli per una repubblica. La cultura politica dell'antica Roma e la ricerca degli ultimi decenni*, trad. par E. Bianchi et M. Ch. Mazzotta, Rome, L'Erma Di Bretschneider (traduit à partir de l'édition anglaise, Hölkeskamp [2010], avec une bibliographie mise à jour et augmentée).

Hölkeskamp, K.-J. (2017a) : *LIBERA RES PUBLICA. Die politische Kultur des antiken Rom – Positionen und Perspektiven*, Stuttgart, Franz Steiner.

Hölkeskamp, K.-J. (2017a [2005]) : « Ein "Gegensatz von Form und Inhalt". Theodor Mommsens Konzept des republikanischen "Senatsregiments" – Hindernis oder Herausforderung? », in : Hölkeskamp (2017a), p. 9-41.

Hölkeskamp, K.-J. (2017a [2006]) : « Konsens und Konkurrenz. Die politische Kultur der Republik in neuer Sicht », in : Hölkeskamp (2017a), p. 123-161.

Hölkeskamp, K.-J. (2017a [2008]) : « Hierarchie und Konsens. *Pompeii* in der politischen Kultur der Republik », in : Hölkeskamp (2017a), p. 189-236.

Hölkeskamp, K.-J. (2017a [2011]) : « "Prominenzrollen" und "Karrierefelder" – Einleitende Bemerkungen zu Thematik und Begriffen », in : Hölkeskamp (2017a), p. 107-122.

Hölkeskamp, K.-J. (2017a [2012]) : « Friedrich Münzer – Werk und Wirkung », in : Hölkeskamp (2017a), p. 43-71.

Hölkeskamp, K.-J. (2017a [2013]) : « *Concordia contionalis*. Die rhetorische Konstruktion von Konsens in der Republik », in : Hölkeskamp (2017a), p. 163-188.

Hölkeskamp, K.-J. (2017b) : « Politische Kultur – Karriere eines Konzepts. Ansätze und Anwendungen am Beispiel der Republik », in : Haake, M. / Harders, A.-C. (éd.) : *Politische Kultur und soziale Struktur der Römischen Republik. Bilanz und Perspektiven*, Göttingen, Franz Steiner Verlag, p. 457-495 ; également publié in : Hölkeskamp (2017a), p. 73-105.

Hölkeskamp, K.-J. (2018) : « I: Prolegomena zu Konzepten und Kategorien » et « III: Die politische Klasse der römischen Republik », in : Stein-Hölkeskamp, E. / Hölkeskamp, K.-J. : *Ethos – Ehre – Exzellenz. Antike Eliten im Vergleich*, Göttingen, Verlag Antike, p. 31-41 ; 61-75.

Hölkeskamp: Hölkeskamp, K.-J. (2019a) : « "Cultural Turn" oder gar Paradigmenwechsel in der Althistorie? Die politische Kultur der römischen Republik in der neueren Forschung », in : *Historische Zeitschrift*, 309, p. 1-35.

Hölkeskamp, K.-J. (2019b) : « Verlierer in der "Konkurrenz unter Anwesenden". Agonalität in der politischen Kultur der römischen Republik », in : Hölkeskamp, K.-J. / Beck, H. (éd.) : *Verlierer und Aussteiger in der "Konkurrenz unter Anwesenden". Agonalität in der politischen Kultur des antiken Rom*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 11-29.

Hölscher, T. (1998) : *Aus der Frühzeit der Griechen. Räume – Körper – Mythen*, Stuttgart, Teubner.

Hölscher, T. (2003) : « Körper, Handlung und Raum als Sinnfiguren in der griechischen Kunst und Kultur », in : Hölkeskamp, K.-J. / Rüsen, J. / Stein-Hölkeskamp, E. / Grütter, H. Th. (éd.) : *Sinn (in) der Antike. Orientierungssysteme, Leitbilder und Wertkonzepte im Altertum*, Mainz, von Zabern, p. 163-192.

Hollard, V. (2010) : *Le rituel du vote. Les assemblées du peuple romain*, Paris, CNRS Éditions.

Humm, M. (2010) : « Histoire culturelle et histoire sociale », in : *Saeculum*, 60, p. 187-204.

Humm, M. (2014) : « Espaces comitiaux et contraintes augurales à Rome pendant la période républicaine », in : *Ktèma*, 39, p. 315-345.

Humm, M. (2019) : « Les espaces comitiaux à Rome pendant la période républicaine », in : Borlenghi, A. / Chillet, C. / Hollard, V. / Lopez-Rabatel, L. / Moretti, J.-Ch. (éd.) (2019) : *Voter en Grèce, à Rome et en Gaule. Pratiques, lieux et finalités*, Lyon, MOM Éditions, p. 261-276.

Hurlet, F. (2012) : « Démocratie à Rome? Quelle démocratie? En relisant Millar (et Hölkeskamp) », in : Benoist, S. (éd.) (2012) : *Rome, a City and Its Empire in Perspective. The Impact of the Roman World through Fergus Millar's Research. Rome, une cité impériale en jeu. L'impact du monde romain selon Fergus Millar*, Leyde / Boston, Brill, p. 19-43.

Itgenshorst, T. (2005) : *Tota illa pompa. Der Triumph in der römischen Republik*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

Jehne, M. (1995) : « Einleitung: Zur Debatte um die Rolle des Volkes in der mittleren römischen Republik », in : Jehne, M. (éd.) : *Demokratie in Rom? Die Rolle des Volkes in der Politik der römischen Republik*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 1-9.

Jehne, M. (2003) : « Integrationsrituale in der römischen Republik. Zur einbindenden Wirkung der Volksversammlungen », in : Hölkeskamp, K.-J. / Rüsen, J. / Stein-Hölkeskamp, E. / Grütter, H. Th. (éd.) : *Sinn (in) der Antike. Orientierungssysteme, Leitbilder und Wertkonzepte im Altertum*, Mainz, von Zabern, p. 279-297.

Jehne, M. (2006) : « Methods, Models, and Historiography », in : Rosenstein, N. / Morstein-Marx, R. (éd.) (2006) : *A Companion to the Roman Republic*, Malden, Mass. / Oxford, Blackwell, p. 3-28.

Jehne, M. (2010) : « Die Dominanz des Vorgangs über den Ausgang. Struktur und Verlauf der Wahlen in der römischen Republik », in : Dartmann, Ch. / Wassilowsky, G. / Weller, Th. (éd.) : *Technik und Symbolik vormoderner Wahlverfahren*, Munich, Oldenbourg, p. 17-34.

Jehne, M. (2013) : « Politische Partizipation in der römischen Republik », in : Reinau, H. / von Ungern-Sternberg, J. (éd.) : *Politische Partizipation. Idee und Wirklichkeit von der Antike bis in die Gegenwart*, Berlin / Boston, De Gruyter, p. 103-144.

Latham, J. A. (2016) : *Performance, Memory, and Processions in Ancient Rome. The Pompa Circensis from the Late Republic to Late Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press.

Le Goff, J. (1990 [1971]) : « Ist Politik noch immer das Rückgrat der Geschichte? », in : id. : *Phantasie und Realität des Mittelalters*, Stuttgart, trad. du français par Rita Höner, Klett-Cotta, p. 339-352.

Meier, Ch. (1980 [1966]) : *Res publica amissa. Eine Studie zu Verfassung und Geschichte der späten römischen Republik*, réédition avec une introduction, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp.

Meier, Ch. (1976) : « Der Alltag des Historikers und die historische Theorie », in : Baumgartner, H. M. / Rüsen, J. (éd.) : *Seminar: Geschichte und Theorie. Umriss einer Historik*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, p. 36-58.

Meier, Ch. (1984) : *Introduction à l'anthropologie politique de l'Antiquité classique*, Paris, PUF.

Millar, F. (1998) : *The Crowd in Rome in the Late Republic*, Ann Arbor, University of Michigan Press.

Millar, F. (2002) : *The Roman Republic and the Augustan Revolution (Rome, the Greek World, and the East*, éd. par H. M. Cotton / G. M. Rogers, vol. I), Chapel Hill / Londres, University of North Carolina Press.

Molho, A. / Raaflaub, K. / Emlen, J. (éd.) (1991) : *City-States in Classical Antiquity and Medieval Italy. Athens and Rome, Florence and Venice*, Stuttgart, Franz Steiner.

Morstein-Marx, R. (2004) : *Mass Oratory and Political Power in the Late Roman Republic*, Cambridge, Cambridge University Press.

Morstein-Marx, R. (2009) : « Political History », in : Erskine, A. (éd.) : *A Companion to Ancient History*, Malden, Mass. / Oxford, Wiley-Blackwell, p. 99-111.

- Morstein-Marx, R. (2016) : « Persuading the People in the Roman Participatory Context », in : Hammer, D. (éd.) : *A Companion to Greek Democracy and the Roman Republic*, Malden, Mass. / Oxford, Wiley-Blackwell, p. 294-309.
- Mouritsen, H. (2001) : *Plebs and Politics in the Late Roman Republic*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Mouritsen, H. (2017) : *Politics in the Roman Republic*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Muir, E. (1981) : *Civic Ritual in Renaissance Venice*, Princeton, Princeton University Press.
- Muir, E. (1997) : *Ritual in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Nicolet, C. (1976) : *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, Paris, Gallimard.
- North, J. A. (1990) : « Politics and Aristocracy in the Roman Republic », in : *Classical Philology*, 85, p. 277-287.
- North, J. A. (2004 [1990]) : « Democratic politics in Republican Rome », in : Osborne, R. (éd.) : *Studies in Ancient Greek and Roman Society*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 140-158 (avec Postscript 2003).
- Östenberg, I. (2009) : *Staging the World. Spoils, Captives, and Representations in the Roman Triumphal Procession*, Oxford, Oxford University Press.
- Parker, G. (2004) : *Sovereign City. The City-State through History*, Londres, Reaktion Books.
- Pina Polo, F. (1989) : *Las contiones civiles y militares en Roma*, Zaragoza, Dpto. Ciencias de la Antigüedad.
- Pina Polo, F. (1996) : *Contra arma verbis. Der Redner vor dem Volk in der späten römischen Republik*, Stuttgart, Franz Steiner.
- Pina Polo, F. (2011) : « Public Speaking in Rome: A Question of *Auctoritas* », in : Peachin, M. (éd.) : *The Oxford Handbook of Social Relations in the Roman World*, Oxford, Oxford University Press, p. 286-303.
- Pina Polo, F. (2012) : « *Contio*, *auctoritas* and Freedom of Speech in Republican Rome », in : Benoist, S. (éd.) : *Rome, a City and Its Empire in Perspective. The Impact of the Roman World through Fergus Millar's Research. Rome, une cité impériale en jeu. L'impact du monde romain selon Fergus Millar*, Leyde / Boston, Brill, p. 45-58.
- Pye, L. W. (1968) : « Political Culture », in : *International Encyclopedia of the Social Sciences*, 12, p. 218-225.
- Pye, L. W. / Verba, S. (éd.) (1965) : *Political Culture and Political Development*, Princeton, Princeton University Press.
- Rohe, K. (1990) : « Politische Kultur und ihre Analyse. Probleme und Perspektiven der politischen Kulturforschung », in : *Historische Zeitschrift* 250, 321-346
- Roller, M. (2010) : « Culture-based Approaches », in : Barchiesi, A. / Scheidel, W. (éd.) : *The Oxford Handbook of Roman Studies*, Oxford, Oxford University Press, p. 234-249.
- Russell, A. (2016) : *The Politics of Public Space in Republican Rome*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Schlögl, R. (2004) : « Vergesellschaftung unter Anwesenden. Zur kommunikativen Form des Politischen in der vormodernen Stadt », in : id. (éd.) : *Interaktion und Herrschaft. Die Politik der frühneuzeitlichen Stadt*, Konstanz, UVK, p. 9-60.

- Schlögl, R. (2014) : *Anwesende und Abwesende. Grundriss für eine Gesellschaftsgeschichte der Frühen Neuzeit*, Konstanz, UVK.
- Schmitz, W. (2010) : « Über Grenzen hinweg. Neue sozial- und kulturwissenschaftliche Ansätze in der Alten Geschichte », in : *Saeculum*, 60, p. 205-226.
- Sikora, M. (2001) : « Der Sinn des Verfahrens. Soziologische Deutungsangebote », in : Stollberg-Rilinger, B. (éd.) : *Vormoderne politische Verfahren*, Berlin, Duncker & Humblot, p. 25-51.
- Smith, Ch. / Covino, R. (éd.) (2011) : *Praise and Blame in Roman Republican Rhetoric*, Swansea, Classical Press of Wales.
- Steel, C. / van der Blom, H. (éd.) (2013) : *Community and Communication. Oratory and Politics in Republican Rome*, Oxford, Oxford University Press.
- Stollberg-Rilinger, B. (2001) : « Einleitung », in : id. (éd.) : *Vormoderne politische Verfahren*, Berlin, Duncker & Humblot, p. 9-24.
- Stollberg-Rilinger, B. (2004) : « Symbolische Kommunikation in der Vormoderne. Begriffe – Thesen – Forschungsperspektive », in : *Zeitschrift für Historische Forschung*, 31, p. 489-527 ; trad. fr. : « La communication symbolique à l'époque pré-moderne. Concepts, thèses, perspectives de recherche », trad. de l'allemand par F. Laroche, in : *Trivium* [En ligne], 2|2008, mis en ligne le 23 octobre 2008, URL : <http://journals.openedition.org/trivium/1152>
- Stollberg-Rilinger, B. (2005) : « Einleitung », in : id. (éd.) : *Was heißt Kulturgeschichte des Politischen?*, Berlin, Duncker & Humblot, p. 9-24.
- Stollberg-Rilinger, B. (2010) : « Einleitung », in : Stollberg-Rilinger, B. / Krischer, A. (éd.) : *Herstellung und Darstellung von Entscheidungen. Verfahren, Verwalten und Verhandeln in der Vormoderne*, Berlin, Duncker & Humblot, p. 9-31.
- Stollberg-Rilinger, B. (2013) : *Rituale*, Francfort-sur-le-Main / New York, Campus (Historische Einführungen, 16).
- Sumi, G. S. (2005) : *Ceremony and Power. Performing Politics in Rome between Republic and Empire*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
- Trexler, R. C. (1980) : *Public Life in Renaissance Florence*, Ithaca / Londres, Cornell University Press.
- Van der Blom, H. (2016) : *Oratory and Political Career in the Late Roman Republic*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Van der Blom, H. / Gray, Ch. / Steel, C. (éd.) (2018) : *Institutions and Ideology in Republican Rome. Speech, Audience and Decision*, Cambridge, Cambridge University Press
- Yakobson, A. (2004) : « The People's Voice and the Speaker's Platform: Popular Power, Persuasion and Manipulation in the Roman Forum », in : *Scripta Classica Israelica*, 23, p. 201-212.
- Yakobson, A. (2006) : « Popular Power in the Roman Republic », in : Rosenstein, N. / Morstein-Marx, R. (éd.) : *A Companion to the Roman Republic*, Malden, Mass. / Oxford, Blackwell, p. 383-300.
- Yakobson, A. (2010) : « Traditional Political Culture and the People's Role in the Roman Republic », in : *Historia*, 59, p. 282-302.
- Ziolkowski, A. (2013) : « Civic rituals and political spaces in republican and imperial Rome », in : Erdkamp, P. (éd.) : *The Cambridge Companion to Ancient Rome*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 389-409.

NOTES

1. Le Goff (1990 [1971]), p. 352. – Le texte qui suit repose sur une série d'études minutieusement documentées : Hölkeskamp (2007 [2004]), (2017a [2006]), (2009), (2010), (2017b), (2018), (2019b). Les nouvelles synthèses consacrées à la recherche internationale sur la République romaine contiennent des bibliographies étendues : Jehne (2006) ; Hölkeskamp (2010), (2016) et enfin (2019a). Dans les notes ci-dessous, je ne donne donc que les références indispensables.
2. Harris (1990) ; North (1990) et (2004 [1990]). Concernant Münzer, Gelzer et Syme, voir Jehne (2006), p. 4-7 ; Hölkeskamp (2017a [2012]), avec des renvois détaillés. Concernant les débats persistants sur l'interprétation de Fergus Millar (ses articles sur ces questions ont été réimprimés dans Millar [2002] ; également dans Millar [1998]) voir par ex. Jehne (1995) ; Hölkeskamp (2004 [2000]) et (2010), chap. 1^{er} et passim ; Yakobson (2006) et (2010) ; Hurlet (2012) et Hölkeskamp (2019a), tous deux avec d'autres références.
3. Almond / Powell (1966), p. 256-258 (citations). Voir Almond / Verba (1963) ; Pye / Verba (1965) ; Pye (1968) ; Dittmer (1977). Hansen (2000), p. 19, définit en revanche cette forme comme « a highly institutionalised and highly centralised micro-state consisting of one town (often walled) with its immediate hinterland and settled with a stratified population... ». Voir aussi la synthèse de Parker (2004).
4. Frevert (2005), p. 15, ainsi que Haupt (2005), p. 305 et 311 ; Goppold (2007), p. 22, cf. 3-5 et chap. II, passim ; Andres / Geisthövel / Schwengelbeck (2005), p. 11 et passim.
5. Hammer (2015) et les autres contributions dans Hammer (éd.) (2015) offrent à cet égard des impulsions importantes à la recherche sur l'histoire ancienne ; Jehne (2013).
6. Voir à ce sujet Hölkeskamp (2017a [2011]), avec références détaillées.
7. Notions empruntées à Rohe (1990) ; Stollberg-Rilinger (2001), (2004), (2005) et (2010).
8. Hölkeskamp (2017b), p. 466-467, avec d'autres références.
9. Notions empruntées à Braddick (2005), p. 69 ; Meier (1980 [1966]), p. 23 et p. 162-200 passim ; Hölkeskamp (2010), p. 55-56.
10. Stollberg-Rilinger (2001) et (2010). Voir concernant les rituels le texte désormais fondamental de Stollberg-Rilinger (2013).
11. Muir (1981), p. 5.
12. Berger / Luckmann (1980 [1966]), p. 56-72 ; cf. Sikora (2001), p. 49 ; Hölkeskamp (2017a [2005]), p. 34-37, et (2017b), p. 469-470, avec d'autres références.
13. Molho / Raaflaub / Emlen (1991). Voir aussi Hansen (2000) et les articles pertinents publiés dans Hansen (éd.) (2000).
14. Muir (1981) et (1997) ; Brucker (1977) ; Trexler (1980).
- *. * Voir par ex. Trivium, n° 2|2008 [ndlr].
15. Voir en dehors des articles déjà cités Schlögl (2004) et (2014), chap. I^{er}, et concernant les concepts Hölscher (1998), p. 69-76 et Hölscher (2003), p. 164 et passim.
16. Voir Morstein-Marx (2009), p. 108-110 ; Hölkeskamp (2010), chap. 5 et 9 ; (2017b). Sur les nouvelles approches de l'histoire culturelle et sociale en histoire ancienne, voir par exemple Roller (2010) ; Humm (2010) ; Schmitz (2010) ; Hölkeskamp (2010), chap. 5-9 ; Hölkeskamp (2017a [2011]), chacun avec d'autres références.
17. Geertz (1973), p. 452 et p. 5 ; p. 89.
18. Meier (1976), p. 40-47 ; Meier (1980 [1966]), p. XXXII-XLIII ; Meier (1984), p. 45-62. Voir aussi Hölkeskamp (2011 [1987]), p. 14-17, p. 305-306 ; Hölkeskamp (2010), p. 24, p. 30, p. 39-40, p. 51-52.
19. Ces concepts ont été forgés par Edward Muir : Muir (1981), Part Three (« Government by Ritual ») et passim ; Muir (1997), chap. 7. Voir à ce sujet et à propos de l'application à la République romaine, Hölkeskamp (2017a [2008]) et Hölkeskamp (2011).
20. Voir Hölkeskamp (2017a [2008]) et plus largement (2014). Voir en particulier Itgenshorst (2005) ; Bastien (2007) ; Beard (2007) et Östenberg (2009) au sujet du triomphe ; Latham (2016) au

sujet de la *pompa circensis* ; Flower (1996), chap. 4 et 5, et Flaig (2003), chap. 3 et 4 au sujet de la *pompa funebris*.

21. Dupont (1985), chap. I^{er} ; Flower (2014). Voir aussi Beacham (1999), chap. I^{er} ; Bell (2004) ; Sumi (2005). Voir déjà Nicolet (1976), chap. IX, à propos des « langages parallèles ».

22. Hölkeskamp (2011 [1987]) ; Beck (2005).

23. Hölkeskamp (2004 [2001]), (2017a [2008]) et (2010), p. 71-75 ; Ziolkowski (2013), Bendlin (2013) et, récemment, Russell (2016) et Davies (2017), tous avec d'autres références. Voir en général sur les « Rituels de la commune urbaine », Stollberg-Rilinger (2013), chap. 2.5.2, ainsi que sur les processions comme rituels dans l'espace, Hölkeskamp (2014) et (2015).

24. À propos de ces espaces, voir, récemment, Berthelet (2019) ; Chillet (2019) ; Humm (2014) et (2019), tous renfermant d'autres références.

25. Voir à ce sujet les contributions fondamentales de Jehne (2003), (2010) et (2013). Voir déjà Nicolet (1976), chap. VII ; Hollard (2010) et plus récemment Mouritsen (2017), p. 67-72 sur les *comitia* comme « civic rituals ».

26. Hölkeskamp (2011).

27. Pina Polo (1989) et (1996) ; Hölkeskamp (2004 [1995]) ; Morstein-Marx (2004) ; Mouritsen (2001), chap. 3 (avec discussion critique Yakobson [2004]) ; Hiebel (2009) et (2019) ; Yakobson (2010) ; Pina Polo (2011), p. 286-294 ; Pina Polo (2012) et en dernier lieu Mouritsen (2017), p. 61-67, p. 72-94, chacun avec d'autres références.

28. Voir maintenant les articles publiés dans des ouvrages collectifs comme Smith / Covino (2011) ; Steel / van der Blom (2013) ; Van der Blom / Gray / Steel (éd.) (2018) ; Gray / Balbo / Marshall / Steel (éd.) (2018). Voir déjà Hölkeskamp (2004 [1995]) et (2017a [2013]) ; Morstein-Marx (2004) et (2015) ; David (2006) ; Van der Blom (2016), chacun avec des renvois aux sources et à la littérature.

29. Voir à propos de ces différents rôles Beck (2008) et d'une manière générale Hölkeskamp (2017a [2011]).

30. Hölkeskamp (2011 [1987]), p. 220-221.

INDEX

Mots-clés : culture politique, République romaine

Schlüsselwörter : politische Kultur, römische Republik

AUTEURS

KARL-JOACHIM HÖLKESKAMP

Karl-Joachim Hölkeskamp est professeur émérite d'histoire ancienne à l'Université de Cologne.

Pour plus d'informations voir la notice suivante.